

## **Etranger et semblable.**

Pour commencer, en guise de préambule, une citation de Julia Kristeva, datant de 1988 mais toujours d'actualité : « Une question se pose, qui est la pierre de touche de la morale pour le XXI -ème siècle : Comment vivre avec les autres sans les rejeter ni les absorber si nous ne nous reconnaissons pas *Etrangers à nous-mêmes*.

Si j'ai choisi cette citation c'est pour signifier que c'est autour du paradoxe de l'intime étranger que j'articulerai mon propos. L'intime étrangeté équivoque le symptôme de l'intime inquiétante étrangeté et la crise d'angoisse qui peut s'y associer, mais ne s'y réduit pas. Masud Kahn insiste sur le fait que ce paradoxe habite le psychisme de chacun et conditionne notre rapport à l'altérité, que ce soit celle de l'autre ou du monde, dans toutes ces composantes.

A cela s'articule pour moi la constatation, dans ma pratique d'analyste, qu'avec chaque nouveau patient, c'est *un monde étranger* qui s'offre à moi, avec la singularité de son origine, de son histoire, sa culture et sa langue, quelles que soient, dans la réalité sa similitude et sa familiarité avec le monde qui est le mien, de ceux qui m'entourent et des autres patients. Car nous sommes tous : étrangers ET semblables. Le paradoxe de cet oxymore est, et doit rester indéfectible pour ce qui représente, selon moi, une éthique fondamentale de la psychanalyse.

D'un côté la dissymétrie de la relation patient psychanalyste, comme tout un corpus théorique y insiste, est de nature à préserver, en principe, la distance. Mais la dimension de semblable ne va pas de soi dans la conduite de la cure et selon les analystes. Aussi, pour avancer dans cette question je prendrai appui sur la distinction de Radmila Zygouris entre ce qu'elle définit comme le lien et qui est la relation dans l'actuel entre deux personnes, et le transfert dans son rapport à l'inconscient et la répétition. L'actuel entre « deux personnes » c'est à dire deux semblables qui grâce au lien tissé entre elles peuvent parfois surmonter les aléas les plus risqués du transfert.

Mais quel est l'impact de la prise en compte du paradoxe « étrangers et semblable » dans les échanges, ces jeux de langages, selon l'expression retenue par Françoise Davoine, de leur écoute et de ce qui peut faire retour chez le patient, au fond la question de la langue, du langage qui aussi dans les échanges sont étrangers même lorsqu'ils sont semblables. La question se pose avec tous les patients mais devient cruciale lorsqu'il s'agit de tenter d'ouvrir la parole de certains dont la parole n'est pas seulement empêchée, refoulée, mais reste comme engluées dans des zones catastrophiques, avec la part restée jusque-là étrangère ensevelie sous une « chape de plomb » comme, dans l'après coup, avait pu l'exprimer une patiente.

Ce que j'avancerai, à partir de mon expérience, mais l'analyse est une praxis, on l'oublie parfois, c'est que dans ces moments, c'est à l'analyste de ré-effectuer sa mise, et de lancer ces propres fils pour tenter de fabriquer la trame d'une « matrice transitionnelle », j'emprunte le terme à Philippe Réfabert, même si c'est dans un contexte différent, susceptible, par résonance et écho d'éveiller quelque chose de la part étrangère engloutie.

C'est dans le livre de Masud Kahn « De l'art à le mort » que j'ai trouvé dans l'expérience troublante qu'il rapporte, avec certains patients, une similitude de ce qui se produit parfois pour moi, à l'écoute d'un patient, qui peut curieusement résonner en moi sous une forme incongrue, mais qui si je m'en ouvre au patient peut déclencher, certaines fois chez ce patient l'écho surprenant d'un souvenir, d'un propos ou d'un événement inouï jusque-là mais déterminant.

Il me semble important de préciser qu'en dehors de cela, les fils qui tissent la matrice transitionnelle, entre le patient et moi appartiennent à la sphère culturelle, comme des fragments de contes, de films ou de littérature ou de tradition dont les dires de l'analysant ont fait naître la représentation en moi. Me vient à ce propos un moment de cure étonnant ou évoquant un de ces fragment, la patiente a pris la parole pour me signifier que pendant que je parlais lui est revenu un souvenir, souvenir qu'elle m'a rapporté. Le plus étrange étant qu'il m'a été impossible de faire un lien quelconque entre la réapparition de ce souvenir et ce qui, dans mes propos l'avait provoqué.

A plusieurs reprises, j'ai été amenée à évoquer des phénomènes de résonance et d'écho dans les échanges, sorte de traductions singulières et différée entre analysants et analystes... Un livre, celui de Mireille Gansel : « Traduire comme transhumer » m'a apporté, à propos cette forme paradoxale d'échange une métaphore pour moi éclairante celle de « transhumance ».

L'idée de transhumance vient à Mireille Gansel particulièrement à l'occasion de la traduction des poèmes de René Char dédiés à un poète vietnamien qui lui -même lui confie la traduction de ses poèmes à l'adresse de René Char. En repartant sur la « petite route de Provence avec les poèmes de René Char voilà ce qu'elle dit :

« Cette petite route me parle de la transhumance. Ce grand et long passage des troupeaux vers des terres lointaines. Pour trouver aux saisons venues les plus belles herbes, celles des basses terres en hiver et des hautes vallées en été... Ainsi de ces chemins transhumants de la traduction, ce lent et patient passage, toutes frontières abolies, d'un pays à un autre, d'une culture à une autre, d'une langue à une autre. »

René Char d'une langue et d'une culture tellement étrangères à celle du poète vietnamien, avait chargé Mireille Gansel en partant « d'embrasser pour lui son frère en poésie ». Son semblable...

**Claudine Ach-Winerbet**